

CHRISTOPHE DEHAVANNE

Sans transition...

AUTOBIOGRAPHIE



Flammarion

Sans transition...

Christophe Dechavanne

Sans transition...

Autobiographie

Flammarion

Merci à mon copilote
Jean-Philippe Pisanias

*Tous les efforts ont été faits pour mentionner les photographes
et ayants droits des images reproduites dans cet ouvrage.
L'éditeur corrigera toute erreur ou omission qui lui serait signalée.*

Photo avec Francis Bouygues : © Emmanuel Pagnoud/LPA/Maxppp
Photos de plateau : © Coyote

© Flammarion, 2024.
ISBN : 978-2-0804-3547-7

À ceux que j'aime et qui ne sont plus là.

À Pauline, Ninon et leur frère.

Ma mémoire est quasi morte. Je ne me souviens plus de grand-chose... Alzheimer me guette. C'est en tout cas ce que je me dis.

Que voulez-vous... Depuis mes débuts dans le métier, j'ai avalé des somnifères pour trouver le sommeil. Et les benzodiazépines défoncent la mémoire. Ce n'est pas une légende.

Oui, ma mémoire est quasi morte.

Mais je vais quand même tout vous raconter. Ou presque.

L'ÂGE DE MON PÈRE

Je frappe direct l'œil droit.

Premier coup.

Je vise ensuite la pommette.

Bim, deuxième coup.

Bonne idée, la pommette. Mais ça pique un peu.

Troisième coup.

Ce soir-là, avant de me coucher, je me fabrique un sale coquard. Un vrai œil au beurre noir. Dans ma chambre d'adolescent de 16 ans, il pleut des coups durs que je me donne volontairement. Je ne cherche pas à me faire mal. Juste à laisser une trace de baston. C'est la première fois. Ce sera la dernière.

Je tape avec constance, plusieurs fois. Ça pique. Je multiplie les pains, m'y prenant à dix reprises au moins, en vue d'obtenir un bel hématome. Je le veux d'un bleu soutenu. Au réveil, après une nuit de sommeil, la nature aura fait son œuvre.

Le lendemain, au lycée, je raconte à qui me le demande, intrigué par mon œil poché, que je me suis pris la tête place Clichy avec un chauffeur de taxi ; je suis sur ma Mobylette, il se conduit mal, je l'engueule, il sort

de sa caisse, m'attrape par le col, je lui mets une beigne, il m'en colle une grosse. Voilà, rideau.

Cette histoire inventée a existé si longtemps que je me la suis presque appropriée.

Voulais-je susciter une attention particulière ? Changer le regard des autres sur le petit gars dont on moquait régulièrement la taille, et qui en souffrait ? J'imagine. Seule certitude : je ne me suis pas loupé. Je l'ai fait. Comme peut-être, pour la même raison, va savoir, j'ai fait de la télé.

Capter l'attention des autres.

J'imagine.

La télé en revanche ne laisse pas de marques physiques.

*

Mon père est mort en 1984 à l'âge de 52 ans. Ce n'est pas vieux. Aucun des copains de mon âge n'avait de père mort. C'était encore plus lourd pour le jeune homme que j'étais.

« Tu crois que je me serais bien entendu avec mon grand-père ?, me demande un jour, en 2010, Ninon, ma fille de 12 ans, au petit-déjeuner.

— Grave ! Il était drôle, gentil. Vous vous seriez adorés.

— Il est mort à quel âge ? »

Pour une raison que j'ignore, je ne réponds pas tout de suite. Il me vient à l'esprit sa date de naissance – 1^{er} janvier 1930... Il est mort le 9 août 1984. Je me mets à calculer... À calculer encore... 52, ça ne colle pas... Et je tourne en rond en refaisant les comptes...

« Tu es drôle quand tu réfléchis ! », me dit la petite.

L'âge de mon père

Vingt-six ans après sa disparition, je découvre ce jour-là que mon père est mort à 54 piges ; en toute « bonne foi », j'ai donné ce chiffre de 52 à tout le monde pendant des années.

Là encore, inconsciemment, comme avec mon coquard bidon, j'aurais truqué la réalité pour que l'on me regarde avec plus de tendresse et de compassion ? J'en ai bien peur.

Un père mort à 52 ans, ça peut paraître idiot, mais c'est plus violent qu'à 54.

Voilà. Je rends à César, Ninon en l'occurrence, ce qui est à César. Ninon grâce à qui fut rétablie la réalité des faits. Ça n'apaisait pas pour autant mon angoisse à l'idée de ne pas atteindre l'âge de mon père, drôle de sentiment que partagent ceux qui ont perdu un parent trop jeune. J'en prenais pour deux ans de plus.

Deux ans de stress de plus.

MA PREMIÈRE TÉLÉ

Lorsque mes parents ont acheté leur première télévision en couleurs, au début des années 70, j'ai hérité avec bonheur du vieux poste noir et blanc. Le meuble – c'était gros comme un meuble – fut installé dans ma chambre au troisième et dernier étage de notre petite maison de Montmartre, rue des Saules. Il était relié à l'antenne hertzienne placée sur le toit par un câble passant par une lucarne toute pourrie et traversant le palier. Les rares fois où je l'ai branché en dehors des heures ouvrables – après le couvre-feu de 9 heures du soir, j'avais 12-13 ans –, je me faisais griller : de l'étage du dessous, mon père pouvait voir sur le palier le fil blanc passer vers ma chambre sous les toits.

Alors, pour regarder la télé en douce, je me confectonne mon antenne à moi. Je pique à la cantine de l'école une fourchette en fer-blanc et je pars au BHV acheter une lime à métal. Je tords les piques avec une pince, je lime patiemment le manche et le tords pour l'arrondir pendant des heures. J'écarte plus ou moins les dents de la fourchette, teste mon dispositif en introduisant le susdit manche dans la prise antenne de la télé, le

tourne délicatement, affinant mon tour de main... Bim!, je capte parfaitement les chaînes, certes pas en HD, mais j'avais la télé. Une folie, pour moi.

Cette fourchette a grandement participé à ma petite culture du cinéma des années 40-50-60. Le dimanche soir, vers 23 heures, je regardais *Le Ciné-Club* sur la deuxième chaîne de l'ORTF. Quasiment tous les *Ciné-Club*. *Mélodie en sous-sol* et *Razzia sur la chnouf* avec Jean Gabin, mais aussi les classiques hollywoodiens, *Le Port de l'angoisse*, *Douze Hommes en colère*, *The Misfits* de John Huston, quelle sombre beauté!, *Casablanca*, avec Humphrey Bogart – dont ma mère savait « de source sûre » qu'il avait une haleine de poney – et Ingrid Bergman – laquelle avait dû sérieusement déguster en l'embrassant dans la scène du baiser –, tous les Dean Martin, les Franck Sinatra... *L'Homme aux bras d'or*... Je regardais ces chefs-d'œuvre collé à l'écran, à quelques centimètres, le son très bas car je ne voulais pas que mes parents, dans la chambre du dessous, découvrent le « poteau rose ».

J'ai vibré devant des centaines de films dans cette position, attendant fébrilement leur dénouement, jusqu'à ce que ma sœur partage plus tard avec moi une petite théorie qu'elle avait élaborée : selon ses conclusions, les films américains réalisés les années paires se terminaient par un happy end, contrairement à ceux des années impaires. Ce n'était pas tout à fait faux, à moins que ce soit inexact, mais ça me gâchait un peu le plaisir de la fin. Du spoil avant l'heure.

Le lundi matin, c'est une paire de cernes qui partait à l'école. Putain de fourchette!

Ma première télé

Planquée dans le tiroir du bureau d'écolier de ma chambre, au fond, à gauche, elle n'a jamais été repérée. Mes parents n'ont jamais rien su de cette secrète installation.

UN PROBLÈME DE TAILLE !

Je ne me souviens plus de son nom mais il habitait Neuilly. Ce nouveau copain me confie un jour qu'il a des contacts, en Italie, pour acquérir du mobilier d'hôtellerie à des prix ultra-bas. Un vrai bon plan : de la table de chevet au bidet, en passant par la lampe de bureau et jusqu'au verre à brosse à dents, on peut tout avoir pour très peu. J'ai 18 ans, et une idée de business mûrit avec ce gars-là : acheter ces chouettes équipements bon marché et les revendre en Afrique de l'Ouest, à Lomé, Abidjan ou Dakar notamment. À l'époque, les hôtels y poussent comme des champignons.

Mais comment se rendre là-bas sans thune ? Comment voyager sans en avoir les moyens ? J'ai finalement trouvé : en devenant steward ! L'idée : pendant mes escales africaines, entre les allers et les retours, je rencontrerai des promoteurs et leur proposerai de meubler leurs chambres d'hôtels à des prix de ouf !

Pour décrocher ce job, je remplis un dossier complet – âge, taille, niveau d'anglais... – afin de participer à une campagne de recrutement de stewards et d'hôtesse de l'air chez UTA, l'ancienne compagnie françafricaine. Après six longs mois d'attente, je reçois enfin une lettre de

convocation pour passer l'examen qui se déroule sur deux jours. Dans la salle, deux cents personnes. Je suis en train de résoudre, sur ma copie, de bêtes suites logiques et autres tests psychotechniques, des carrés dans des carrés et des ronds dans des ronds, quand j'entends une voix qui lance tout haut : « Dechavanne, Christophe. »

Je me signale, le doigt en l'air.

« Levez-vous », m'ordonne celui qui surveille les épreuves.

Dès mon arrivée, ce vieux type m'avait semblé odieux ; au ton qu'il prend à cet instant, ça se confirme. À ses côtés, se tient un jeune dévoué zélé.

« Quelle est votre taille ?, poursuit-il.

— 1,72 mètre, monsieur.

— Dans ce cas, pouvez-vous m'expliquer pourquoi, sur le dossier d'inscription datant du mois de mars dernier, il est noté 1,74 mètre ? »

(Quelques minutes avant, je venais de marquer 1,72 mètre sur la fiche de renseignements après avoir lu, quelques jours avant l'épreuve, que c'était le minimum requis pour être accepté comme steward. J'avais évidemment oublié ce que j'avais écrit six mois plus tôt...)

« Ha, non... Je ne sais pas... Je fais 1,72 mètre.

— Très bien, nous allons vérifier.

— Pardon ?

— Nous allons vous toiser. »

Me toiser !? Devant tout le monde ! C'est une blague ?

L'examineur en chef demande à son boy d'aller chercher une toise qu'il accroche à un clou déjà planté au mur. Sèchement, il m'invite à m'approcher, à enlever mes chaussures et à m'adosser à la cloison... Les boules ! Je m'exécute. Là, sous le curseur horizontal, droit comme

Un problème de taille !

un I, je me tends comme une arbalète – il eût fallu que quelqu'un me tire la tête au ciel pour parvenir à plus.

« Un mètre soixante et onze *et demi*, dit le boy, réjoui par la précision de sa mesure.

— Vous pouvez rentrer chez vous », me dit le boss.

Mon projet en Afrique, préparé depuis des mois ? Décédé.

« Non, je fais 1,72 mètre, je vous assure, monsieur.

— Vous faites 1,71 mètre *et demi*, vous ne remplissez pas les critères.

— C'est une blague ?

— Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ?, dit-il en me regardant méchamment dans les yeux. Ça ne passe pas, c'est tout. »

Alors mon naturel est ressorti sans prévenir :

« Mais je vais porter des chaussures dans votre avion tout pourri. Donc, je le ferai votre mètre soixante-douze !

— Monsieur, rentrez chez vous, vous sortez des critères. »

Et là, je sors plutôt de mes gonds :

« Mais putain, heureusement que je rentre chez moi. Parce que vous supporter, partager un voyage sous les ordres d'un être aussi infâme, serait quelque chose d'impossible pour moi. Je ne serai pas votre esclave », dis-je en jetant un coup d'œil au jeune soumis. J'ajoute : « Vous êtes vraiment un vieux con ! »

Il s'étouffe. Dans la salle, ça pouffe. Moi, je pars de là triste et en colère.

Connard ! Abruti ! Pour 5 millimètres...

En rentrant chez moi, j'attaque gentiment ma mère. Je la pourris pour la première fois au sujet de ma taille, qui

me complexait depuis tout-petit et que j'ai concrètement vécu ce coup-ci comme un trauma :

« Mais tu te rends compte ? Ma vie est peut-être en train d'être foutue en l'air à cause de toi !

— Je suis vraiment désolée, mon fils, mais on t'a fait à deux, tu sais. »

Pas faux. Mon père mesurait 1,68 mètre... Mais très bien proportionné.

Comme moi.

Ainsi, je suis peut-être passé « à ça » d'une carrière de businessman international spécialisé dans les chambres d'hôtels clés en main. Mais étais-je fait vraiment pour ça ? J'ai mis des semaines à digérer et je m'en suis remis. Mon pote de Neuilly aussi. Il monta une pizzeria en banlieue parisienne.

Le jour de l'ouverture, nous sommes invités, six copains-copines et moi, à fêter ça. Une fois la commande pâtes et pizzas faite, il nous annonce qu'il choisit le vin. « Je m'en occupe. » Ce qu'il a très bien fait, car nous nous sommes retrouvés avec une note de près de 2 000 balles, alcool compris ! Sans doute les bouteilles les plus chères du resto.

Je ne l'ai plus jamais revu.

Merci les parents de m'avoir fait plutôt petit sur ce coup-là. Associé à ce mec, je me serais certainement fait avoir tranquillement.

Fermez le ban.

*

À l'heure où je vous parle, après vingt-cinq ans de course auto, six disques vertébraux écrasés et 3 centimètres

Un problème de taille !

en moins, je mesure 1,68 mètre *et demi*. Et ce demi-là, j'y tiens comme à la brunette de mes vieux.

J'ai passé une jeunesse complexée par ma taille. « Nain », « nabot » ou « petit d'homme » : je répondais parfois à ces insultes les plus courantes avec les poings, mais, étant en dessous par le poids et par la taille, il m'a vite fallu trouver autre chose. Les mots pouvaient faire le job, à ceci près qu'ils rendaient souvent l'autre plus nerveux encore. Donc, à quelques couillons près, on m'a fichu la paix. Non, c'est avec les filles que ça a été plus compliqué. Dur de demander au moment des slows « tu danses ? » en regardant vers le haut.

Dès que j'ai eu du succès à la télévision, ma taille est devenue un problème moindre. Je veux dire par là que ça n'a plus été un sujet, notamment avec les femmes.

Comme lorsque je sortais en boîtes de nuit, qui m'étaient refusées avant et où je pouvais à présent entrer très tranquillement, les filles me regardaient plus chaleureusement.

La célébrité rend beau, et grand, donc.

RETARD

Donc, je me prénomme Christophe, du grec *Christophoros*, celui qui porte le Christ. Baptisé, j'ai eu droit au catéchisme, et enchaîné première communion et communion solennelle. Jusqu'à la 6^e, je fréquentais l'école de la Maîtrise de Montmartre, rue Saint-Vincent, fournisseur des enfants de la chorale de la basilique du Sacré-Cœur, dans laquelle j'ai interprété l'« Alléluia » du *Messie* en tant qu'alto-soprano. Je me souviens que notre maîtresse, bonne sœur, Mlle Raspail, plutôt gentille, nous serrait plus ou moins fort dans ses bras, entre autres, pour nous sermonner ou nous féliciter. C'est peut-être de là que vient ma quasi-phobie de l'odeur acide sous certains bras. Parce que oui, j'ai du mal avec ça.

Avec l'école catholique de Montmartre, il m'arrivait, le dimanche, d'officier comme enfant de chœur, et de jouer les céroféraires, à genoux, sur les marches froides de l'autel, tenant une longue torchère avec un gros cierge au bout. Mon père m'amenait à la petite église Saint-Pierre de Montmartre, au sommet de la butte, place du Tertre, à côté de la basilique. Un jour, au lieu de repartir après m'y avoir déposé, il s'est caché et m'a surpris en train de m'éclipser une dizaine de minutes après le début de la

messe et y retourner cinq minutes avant la fin pour sortir avec tout le monde. Il a observé tout mon petit manège, et j'ai été dispensé d'église à partir de mes 12 ans. Aujourd'hui, je suis athée et agnostique.

À Noël, fête que j'ai longtemps fuie par la suite pour des raisons qui m'échappent encore, ma mère ne voulait jamais louper la messe de minuit, la seule de l'année où elle se rendait.

Ma mère Muriel, fille d'André et de Jeannette Charley, ne voulait jamais rater la messe de minuit.

*

Ma grand-mère Manou, catholique affirmée malgré des origines ashkénazes – allez comprendre –, m'a gratté le dos des centaines d'heures pendant mon enfance. Adolescent, je lui confiais mes secrets, de mes premières amours à mes petits actes de délinquance. Cavalière émérite de 1,76 mètre, née en 1900, amie de Joséphine Baker, élevée dans la grande bourgeoisie, première femme à obtenir son permis de conduire, mariée deux fois et divorcée, rare pour l'époque, elle a fini sa vie sous notre toit, ses époux ayant dilapidé la fortune héritée de son père, Charles Charley, exportateur en Amérique et au Canada des premières voitures Mercedes dont je vous parlerai bientôt.

Mon père Jean-Pierre eut la gentillesse de l'accueillir chez nous – très sympathique d'accepter la présence de sa belle-mère chez soi, non ? Il lui a aménagé un petit studio canon, avec kitchenette, au rez-de-chaussée de notre maison de la rue des Saules, à Montmartre, d'où l'on accédait par le garage. Sa chambre donnait sur le jardin. Enfant, je descendais sans cesse la voir dans ses appartements. Elle me racontait parfois les aventures de Violette et Rose,

deux sœurs, une gentille et une méchante, qu'elle inventait. Elle aurait dû écrire ces histoires et les publier. Les gosses auraient aimé. Je les adorais et lui en demandais tout le temps.

En plus de lui avoir sauvé la mise en l'hébergeant chez nous, mon père lui a aussi sauvé la vie. Un soir, découvrant une fuite de la bonbonne alimentant sa petite gazinière, Manou décida de déplacer la Butagaz de la kitchenette vers les W-C pour évacuer l'excès de gaz en tirant la chasse, le gaz étant comme chacun sait plus lourd que l'eau. Sauf que voilà : les toilettes se trouvant dans le même local que la chaudière, après un temps et malgré plusieurs tirages inutiles, le petit local se remplit de gaz. Et lorsque la chaudière se mit inopinément en marche, on entendit un énorme BOUM ! Un tremblement de terre.

Vêtu de ma robe de chambre en pilou écossais rouge, j'étais en train de dîner dans la cuisine au premier étage quand mon assiette vola au-dessus de ma tête. Le souffle de l'explosion provoqua aussi l'ouverture brutale de la porte du garage et fit décoller une voisine qui passait devant par hasard. Prisonnière des flammes, ma grand-mère appelait au secours. Terrible. Petit détail, mais qui peut avoir son importance : quinze jerricans de vingt litres de fioul étaient stockés dans le local de la chaudière. Si mon père n'avait pas été présent ce soir-là, le pâté de maisons pétrait. Et nous avec.

En tenue de tennis blanche, façon Wimbledon, il descendit en courant, pénétra sous mes yeux dans le feu, disparut et sortit de là ma grand-mère, hurlant, pour la poser allongée sur le canapé de la pièce à la musique, avant de prendre le tuyau servant d'ordinaire à laver les bagnoles pour éteindre le feu. « Mes jambes ! Mes jambes ! », criaient

Sans transition

Manou. Ma mère eut alors le réflexe de lui enlever ses collants. Et la peau avec.

Mauvaise idée, donc. Manou en garda des séquelles toute sa vie avec une peau des jambes pas plus épaisse qu'une feuille de papier à cigarette.

Malgré tout, ma grand-mère en ressortit vivante, et moi avec l'image d'un père sévèrement burné. Que se serait-il passé s'il n'avait pas été en retard pour sa partie de tennis du mardi ?

Faisons ici l'éloge du retard.

Ça doit être génétique, ce truc.

PLUS TARD... QUE

J'ai été élevé assez tôt avec Plutarque. Si, si. Ma mère, plutôt intellectuelle, me racontait souvent l'histoire de l'enfant et du renard du désert que le philosophe de l'Antiquité grecque a imaginée dans un de ses récits. La voici, adaptée par ses soins : un jour, sur le chemin de l'école, un jeune Spartiate trouva un bébé fennec perdu dans le désert. Transi de froid, il semblait bien maigre : impossible de le laisser ainsi... Comme il était strictement interdit d'aller en classe avec un animal, le jeune Spartiate le cacha sous sa gandoura. Mais le petit fennec lui dévora la poitrine pendant la classe du matin sans que l'enfant ne dise un mot malgré la douleur, refusant d'être découvert !

Voilà, voilà... Ma mère m'a élevé dans l'idée de ne pas me plaindre et de prendre exemple sur le petit Spartiate – alors que je me plains plutôt facilement maintenant... Ne pas se plaindre, c'est aussi quelque part ne pas manifester ses émotions ou ses douleurs... Et également cacher sa joie, n'est-ce pas, Muriel ? Ah ah, ça te faire rire ? Moi aussi, je t'aime.

Ceci dit, à sa décharge, ma mère, alors enfant, a dû partager son quotidien avec la nouvelle épouse de son père, sa propre nounou anglaise, avec laquelle il s'était

remarié. Celle-ci l'obligeait, en l'enfermant dans les toilettes, à manger et tout finir, même son vomi. Sinon, elle n'en sortait pas.

C'est dégueulasse.

Ça laisse des traces, forcément.

*

Je n'ouvre que très rarement mes cadeaux d'anniversaire devant les invités. Je crois bien que ma mère m'a communiqué une sorte d'incapacité à extérioriser la joie – surtout, ne pas montrer son plaisir... Inconsciemment, je reproduis. Et puis, comme je ne sais pas faire semblant, et n'aime pas faire de la peine, j'ai également peur de trop afficher ma déception si l'on m'offre quelque chose qui ne me plaît pas... Pour ces raisons, j'ai développé une vraie jouissance à patienter avant d'ouvrir les paquets, comme quand j'étais petit et que je les regardais au pied du sapin de Noël sans avoir le droit de les ouvrir avant minuit. Aujourd'hui, je fais pareil avec mes enfants et mes petits-enfants, à qui je demande même, sans succès aucun, de ne pas aller voir les étiquettes avec les noms dessus !

Même si c'est carrément autre chose, je place cette attente au même niveau que celle de ne pas connaître le sexe de son enfant à venir. Je milite – c'est le mot – depuis toujours pour que les femmes enceintes restent dans cette ignorance, à la condition bien sûr que les parents ne veuillent pas, absolument, un fils ou une fille. Dans ce cas, il vaut mieux être au courant quelques mois à l'avance pour s'y préparer plutôt que de faire la gueule le jour où le truc arrive ! De mon côté, j'ai réussi à garder le mystère jusqu'au bout avec les trois mères de mes

Plus tard... que

enfants. Parce que c'est la plus belle des surprises, en fait. La plus dingue. La plus enthousiasmante.

« C'est quoi? C'est quoi? Oh, y a un petit truc qui pend, c'est un garçon !

— Non, ça, c'est le cordon, monsieur Dechavanne...

— Ah, ça ne fait rien, je la garde quand même. »

*

À propos de cadeaux, il m'arrive de m'en envoyer à moi-même. Lorsque je commande des trucs sur Internet, tapette à mouches électrique en forme de raquette, veilleuses LED équipées d'un détecteur de mouvement, batterie de casseroles anti-adhérentes, j'oublie ensuite de quoi il s'agit. Aussi, lorsqu'un colis arrive à la maison, je ne sais jamais ce qu'il contient. Je l'ouvre chaque fois excité comme un enfant avec une pochette-surprise.

Sauf que je suis adulte... En principe.

Parce que, quand même, je trépigne sévère.

ONCLE JACKY

L'impasse Jean-Jacques-Charley se situe dans le 8^e arrondissement de Marseille, quartier résidentiel, près de l'arrêt de bus Cadenelle-Charley. Cette jolie voie fleurie porte le nom du frère de ma mère, dernier résistant mort pour la France à l'âge de 23 ans, en 1944.

Alors que les Allemands sont en pleine débâcle, mon oncle Jean-Jacques, dit JJ, décide d'aller récupérer des plans dans un bunker a priori déserté par l'occupant. Malgré les protestations de ma mère et de sa mère Manou, ma grand-mère, il prend son vélo et part en leur disant qu'il reviendra dans peu de temps. Promesse qu'il n'a, hélas, jamais pu honorer. Planqué derrière un buisson, un soldat de la Wehrmacht l'a tiré comme lapin, une balle en pleine tête. Quelle violence dévastatrice a bien pu envahir la vie de ces deux femmes à ce moment-là ? En quelques mois, ma grand-mère perdait son frère tué dans le bombardement de la gare d'Amiens et son fils de 23 ans résistant jusqu'au bout. Trop sympa, la guerre.

Le nom de cet oncle dont je suis si fier figure aujourd'hui sur un banal panneau bleu municipal accroché à un poteau en alu signalant le nom de la voie. Autrefois, son patronyme apparaissait, au même endroit, gravé sur